

évoque les « mises en scène » des militaires pour conditionner les esprits, en particulier dans les milieux défavorisés rétifs à la soldatesque. Que la terreur d'État, sous couvert de lutte contre la « subversion communiste » et le « terrorisme », ne constitua qu'une stratégie pour introduire une politique économique, fait évidemment d'avantage débat. Cela étant, bien qu'elle ne soit pas vraiment explicite dans *Temuco*, l'idée d'un rapport de causalité entre violence et néolibéralisme ne choquerait sans doute pas l'auteur qui, dans l'épilogue rédigé à quelques décennies de distance, brocarde le « coup d'État néolibéral », et qui a aussi dénoncé ailleurs le « laboratoire néolibéral » que représenta le Chili au temps de la dictature².

À la fois réflexion sur le pouvoir dictatorial, la coercition et l'autorité, critique du « fascisme ordinaire » autant qu'ode discrète à une société juste, fraternelle et « antidespotique », hommage aux valeurs incarnées par les Indiens mapuches (la lenteur...), *Temuco* mérite d'être lu, même si l'on croit déjà tout connaître de ce tragique épisode. Car l'auteur apporte au sujet, outre une certaine crédibilité autobiographique, une touche très personnelle, mélange de lucidité, de tendresse, d'humanité et de transcendance poétique, qui rend le livre très attachant. Non dépourvu de qualités littéraires (le récit est haletant et bouleversant), *Temuco* surprendra le lecteur par sa richesse, qui ne se réduit pas à la seule dimension politico-historique.

Luc van Dongen

Annie Cohen-Solal

LEO CASTELLI ET LES SIENS

Paris, Gallimard, 2009, 551 p.

Certains ont voulu démontrer que « New York » avait « volé » (à la vieille Europe) l'idée d'art moderne. À travers la biographie du galeriste Leo Castelli (1907-1999), Annie Cohen-Solal propose un tout autre récit de ce grand exode de l'art par-delà l'Atlantique. Jusque-là, seul Claude Berri¹ s'était intéressé chez nous à cette personnalité hors du commun. Par la famille de sa mère (il choisira de porter le nom de cette dernière en lieu et place de son patronyme ashkénaze « Krausz »), il descend d'une illustre lignée de juifs sépharades de Toscane, passés à Trieste, en territoire Habsbourg. Le jeune « Enesto Krausz » sera d'abord directeur dans la compagnie d'assurances de son père, à Trieste. Mais après les lois raciales fascistes (1938), il émigre successivement vers la Roumanie, puis vers les États-Unis, avec quelques crochets par Budapest, et surtout par Paris, où il se lie avec des artistes d'avant-garde et des marchands de tableaux, ce qui se révélera décisif pour la suite. Mais la vocation de galeriste ne lui viendra pourtant que fort tardivement. À presque cinquante ans, il n'est qu'un *businessman* amateur d'art qui touche de temps en temps au commerce des œuvres. Il est servi par le sort, par exemple en devenant fortuitement le courtier de madame veuve Kandinsky. Mais en 1950 encore, il est gérant de l'usine de son beau-père, Michael Shapira *alias* Strate, qui fabrique des tricots *jacquard* !

Dès son arrivée à New York, il avait fait connaissance d'un personnage considérable, Alfred Barr, qui ne fut

2. *Libération* du 19 mars 2008.

1. *Claude Berri rencontre Leo Castelli*, film d'Ann Hindry (Paris, Renn Productions, 1990).